

# Tuer n'est pas vivre

## 3. Le sang d'un assassin

Charlotte Adam

Cet ebook a été publié via Bookelis

© Charlotte Adam, 2019

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés  
pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

# Partie 1

## Chapitre 1

— Il y a vraiment des gens qui roulent comme des dingues, remarqua Marina en entendant le crissement des pneus sur l'asphalte. C'est surprenant qu'il n'y ait pas plus d'accidents.

Une voiture venait d'effectuer un freinage brutal dans la rue devant le restaurant et le bruit était parvenu jusqu'aux cuisines par la fenêtre légèrement entrebâillée donnant sur la rue. Gino acquiesça de la tête, absorbé par la confection d'une pâte à pizza qu'il lança en l'air puis rattrapa avec dextérité.

Quelques instants plus tard, on frappa brutalement à la porte du restaurant ; Marina sursauta.

— Je vais voir qui c'est.

— Pas toute seule, coupa Gino, soudain sur le qui-vive.

Marina eut un sourire affectueux à son intention et ils quittèrent ensemble la cuisine.

Devant la porte vitrée du restaurant se tenait Wade, de nombreux hématomes au visage et manifestement nerveux.

— Marina, tu es là, s'exclama-t-il dès qu'elle lui ouvrit.

— Évidemment que je suis là, tu voudrais que je sois où ? On commence le service dans deux heures, le temps de dîner et de finir de dresser les tables... Mais qu'est-ce qui t'est encore arrivé ?

— Peu importe. Tony est là ?

— Non.

Gino, ayant reconnu le visiteur, était retourné en cuisine ; Marina et Wade étaient à présent seuls dans la salle déserte.

— Très bien. Fais un sac, le strict nécessaire, je t'emmène, ordonna Wade.

Marina écarquilla les yeux.

— Où ça ?

— Tu verras. On doit être partis dans un quart d'heure. Je t'expliquerai plus tard.

Marina sentit la colère l'envahir.

— Je rêve, tu ne donnes pas de nouvelles, aucun appel ni rien, et là tu débarques comme ça et tu veux que je lâche tout sans même une explication... J'ai un boulot, moi !

Wade la saisit par le bras et se pencha vers elle :

— Marina, je repars d'ici dans dix minutes avec toi, alors si tu veux prendre des affaires, dépêche-toi, sinon tant pis pour toi, tu devras te débrouiller sans ! Question de vie ou de mort, ça devrait te suffire.

Sidérée, elle obéit comme un automate et monta à l'étage préparer un sac, non sans avoir d'abord prévenu Gino qu'elle ne serait pas là pour le service. Le cuisinier haussa les épaules avec une désapprobation évidente ; habitué aux lubies de Marina, il se débrouillerait néanmoins. D'ailleurs le patron serait de retour avant le début du service.

— Si tu as un sac à dos, ce sera encore mieux, précisa Wade à l'attention de Marina qui commençait à vider ses placards. Prends le strict minimum, pas une valise. Et laisse un mot pour ton père.

— Je lui dis quoi ?

— Que tu es avec moi pour quelques jours. Ne donne pas de détails. Je n'ai pas envie de l'avoir sur le dos.

— Quelques jours ??

— C'est ça.

Marina boucla un sac à dos dans lequel elle glissa son Beretta en dernière minute. Puis elle dénicha un papier et un stylo et écrivit un bref message à l'intention de son père.

— Je lui dis que tu as résolu tes problèmes et qu'on part prendre quelques jours de vacances en amoureux, expliqua-t-elle. Comme ça, il ne s'inquiétera pas... J'espère. Je vais déposer le mot sur son lit.

Wade la suivit dans le couloir et s'arrêta devant la porte de la chambre de Tony.

Marina posa le message en évidence sur le lit et s'arrêta devant la photo d'une femme à qui elle ressemblait un peu, posée sur un meuble et entourée de fleurs. Wade reconnut Angela, la défunte mère de Marina.

— Ton père n'a jamais envisagé de refaire sa vie depuis toutes ces années ? demanda-t-il à la jeune femme lorsqu'elle sortit de la chambre.

Elle le fixa avec exaspération.

— Non ! Déjà il m'avait moi, à élever tout seul, c'était un boulot à temps plein.

— Quand tu étais petite, je comprends, mais maintenant...

Ils descendaient l'escalier. Marina s'arrêta en bas et se retourna l'air furieux.

— Mes parents, c'était une vraie histoire d'amour, OK ? Jamais personne ne pourra remplacer *Mamma*.

— Je n'ai pas dit ça.

Ils sortirent du restaurant dont Marina ferma brutalement la porte. Wade s'était garé devant l'établissement, à demi sur le trottoir, au mépris de toutes les règles de circulation.

— Il y a des hommes qui ne changent pas de nana chaque soir, tu sais ? poursuivit-elle avec colère. Oh, évidemment, j'imagine que...

— Monte !

Il ouvrit la portière de la BMW et la poussa à l'intérieur avec son sac.

À peine fut-il installé à son tour que Marina reprit :

— J'imagine que s'il m'arrivait quelque chose, il ne te faudrait pas trois jours pour me remplacer !

Wade démarra en trombe, les mains crispées sur le volant. La réflexion s'avérait particulièrement mal venue étant donné ce qu'il était en train de faire, à savoir risquer de s'attirer les foudres de Tony en emmenant sa fille, même si, il en était convaincu, c'était le seul moyen de la mettre à l'abri le temps de régler le « problème Fletcher ». La colère qu'il avait ressentie une heure plus tôt face à Jonathan Fletcher ne l'avait pas complètement quitté et revint en force. Il lança méchamment :

— T'as raison, j'ai déjà une liste d'attente.

Marina afficha une telle expression qu'il fut convaincu que s'il n'avait pas roulé aussi vite elle aurait ouvert la portière et sauté en marche. Pour plus de sécurité, il activa le verrouillage des portières.

— Ça ressemble à un enlèvement, grogna Marina au bout de quelques instants.

— C'est presque ça.

Elle brûlait de lui poser mille questions et pourtant elle garda le silence pendant toute la suite du trajet, jusqu'à ce qu'il se gare quelques kilomètres plus loin, sur le parking d'un motel de Brooklyn.

Une fois les formalités réglées à l'accueil, ils prirent possession de la chambre qui leur était attribuée et dont Marina fit brièvement le tour. La pièce était exiguë, mais à peu près bien tenue. La jeune femme jeta son sac au sol.

— On ne reste qu'une nuit, après on devra bouger, dit simplement Wade.

— Je veux une chambre séparée.

— Pas question.

Voyant la colère se rallumer dans ses yeux, il décida de lui accorder une brève explication.

— Je vais te résumer la situation. J'ai rencontré Fletcher, le fils, et certains de ses hommes cet après-midi.

Il désigna son visage.

— Rencontre amicale, railla Marina. Tu t'es encore fait démolir on dirait.

— J'en ai buté trois, ne put s'empêcher de préciser Wade, soucieux de ne pas passer pour un incapable. Au fait, tu seras peut-être contente de savoir que celui que tu as blessé l'autre nuit n'est plus en vie.

— Bon débarras, grogna-t-elle.

— Mais Jonathan Fletcher s'est enfui. Et il a pris des renseignements sur toi. Il sait qui tu es, où tu habites et quelles sont nos relations.

— Ah oui ? Il en sait plus que moi alors... Je ne sais pas quelles sont nos relations actuellement !

Elle s'assit au bord du lit.

— Comment a-t-il découvert que j'étais avec toi ?

— On s'est affichés ensemble à plusieurs reprises ces dernières semaines, avant l'agression de Fletcher. Je suppose qu'il avait déjà commencé des recherches sur mes contacts. Les dîners au restaurant, les sorties en public en ma compagnie, c'était une mauvaise idée. Je ne peux pas me permettre ce genre de moments, dans l'intérêt de ma partenaire.

— Pourquoi ne pas m'avoir laissée en sécurité à Little Italy dans ce cas ? Tu aurais pu m'expliquer tout ça sans m'emmener.

— Parce que tu n'y serais pas restée, je te connais. Tu serais allée à gauche à droite pour n'importe quelle raison, aussi bien du shopping que je ne sais quel business foireux...

Marina poussa un soupir.

— On fait quoi maintenant ?

— Je te garde avec moi tant que ce n'est pas réglé.

— Tu vas tuer Fletcher ?

— Je n'ai pas le choix. Le fils c'est sûr, il veut ma peau, le père, c'est plus que probable.

— Mais ça va prendre combien de temps ? s'exclama Marina.

— Quelques jours maximum. Le temps joue contre nous, je me donne une semaine. Si je ne les supprime pas très vite, ce sont eux qui nous auront.

Pour la première fois depuis le début de la soirée, Marina sembla plus inquiète que contrariée.

— Comment tu vas les trouver ?

— J'ai un indic sur le coup. Je te demanderai simplement de ne pas t'éloigner de moi et de faire ce que je te dirai... Je sais, je t'en demande beaucoup.

Marina acquiesça en silence, puis sortit son téléphone.

— J'envoie un SMS à *Padre* pour qu'il ne s'inquiète pas, je lui répète la version des vacances en couple.

Il hésita un instant. Elle devina sa suspicion.

— Tu veux vérifier le contenu de mon message ? provoqua-t-elle.

— Non, je pense que tu as compris la gravité de la situation et le fait que je n'avais pas d'autre option que de t'emmener. Et cette fois je ne me laisserai pas prendre en filature.

Il la vit rédiger le message puis l'envoyer en se demandant s'il ne commettait pas une erreur. Jauger la fiabilité de Marina s'avérait un exercice délicat.

Tandis qu'il passait dans la salle d'eau pour se nettoyer le visage, elle ouvrit le sac qu'il avait lui-même déposé à côté du lit. Il était plutôt volumineux et elle comprit pourquoi en voyant qu'il contenait une mallette assez lourde, un vieux modèle qui s'ouvrait avec une clé. Cette dernière étant dans la serrure, Marina ne résista pas à la tentation de voir ce qu'elle contenait. Wade revint à ce moment ; de l'eau imprégnait son débardeur, mais les traces sur son visage étaient un peu moins marquées ainsi nettoyées des résidus de sang. Il jeta un regard

agacé à la jeune femme accroupie au pied du lit, contemplant les armes contenues dans la mallette.

— Tu as prévu ce qu'il fallait, constata Marina en manipulant un pistolet. Smith & Wesson, tu changes.

— Ça dépanne. On en aura besoin dans les jours à venir.

Marina vérifia le chargeur.

— Chargé, précisa Wade. Ils le sont tous. Sauf le Five-Seven, je dois mettre un nouveau chargeur.

Marina récupéra le pistolet en question, le chargeur adéquat, et réalisa l'opération en quelques secondes. Wade tendit la main vers elle, elle lui donna l'arme.

— On va se déplacer d'hôtel en hôtel avec ce bazar ? questionna-t-elle.

— Pas la mallette, juste les armes. Et ce n'est pas fini, je pense que je vais aussi avoir besoin d'un fusil de précision pour éliminer Fletcher. Je doute de pouvoir l'approcher d'assez près.

— Il est avec son père, tu crois ?

— Je n'en sais rien. Je ne pense pas. Ils doivent se terrer séparément, en attendant que je sois tué. Ce n'est pas grave, je les trouverai.

Wade avait dit cela d'un ton neutre, mais Marina lut la détermination dans son regard.

— Tu as l'air en meilleure forme que l'autre soir, constata-t-elle.

— C'était l'effet du whisky.

Il récupéra un troisième pistolet, le dernier que contenait la mallette, et un chargeur dans son sac de voyage. À son tour, il chargea l'arme, puis la déposa sur la table de nuit. Il ouvrit ensuite un compartiment de la mallette et en sortit cinq autres chargeurs divers qu'il déposa auprès des armes auxquelles ils correspondaient.

— On a de quoi tenir quelque temps et de toute façon j'ai d'autres chargeurs en stock à proximité, expliqua-t-il.

— Tu es dans ton élément, constata Marina, étendue sur le ventre sur le lit.

— C'est-à-dire ?

— Je ne t'avais pas vu aussi bien depuis longtemps. Les armes, l'action, tu ne vis que comme ça.

— Je n'ai pas connu autre chose depuis dix ans.

Marina se mit sur le côté et leva la tête vers lui.

— Tu as l'air plus à l'aise avec les flingues qu'avec les femmes.

Wade répondit brièvement :

— C'est plus facile à comprendre.

Au moment de se coucher, elle s'était mise à l'autre bout du lit et il n'avait pas essayé de se rapprocher. Dans la nuit, il l'entendit se retourner à de nombreuses reprises et il aurait juré le lendemain matin qu'elle n'avait quasiment pas dormi. À présent, alors qu'ils quittaient l'hôtel à pied, elle semblait boudeuse.

— Pourquoi on ne prend pas ta voiture ? demanda Marina en ajustant son sac sur ses épaules tandis qu'ils s'engouffraient dans une bouche de métro.

— Trop facile à suivre, répondit Wade.

Les ecchymoses sur son visage commençaient à bleuir et il paraissait d'humeur exécrationnelle. Une rame de métro arrivait, Marina s'apprêtait à monter dans le wagon de tête, mais Wade la retint et la fit monter dans le troisième wagon. Elle fit un signe d'incompréhension.

— Je t'expliquerai, dit simplement Wade.

Fatiguée, elle contemplait sans les voir les passagers assis autour d'eux. Wade était à sa droite et il semblait beaucoup plus éveillé qu'elle. De toute façon, que pouvait-il leur arriver dans le métro ? songea-t-elle, toute cette expédition était absurde.

Au même moment, elle vit Wade avoir un petit sursaut. Des cris retentirent au fond du wagon. Marina entendit distinctement :

— Il a une arme !

Wade la saisit par le bras et la força à s'accroupir devant les sièges. Il lui fit signe de se diriger vers la porte de communication avec l'autre wagon tout en restant accroupie ; lui-même se mit à se déplacer de cette manière, derrière elle. Marina se demanda un instant si le danger était réel, puis elle entendit la première détonation. Un vent de panique souffla dans le wagon, tous les passagers se précipitèrent au sol, tentant de s'abriter derrière les sièges, se pressant les uns contre les autres. Les portes latérales, du fait du déplacement de la rame, étaient verrouillées, ne permettant à personne de s'échapper. Une fois à l'extrémité du compartiment, Wade releva rapidement Marina en se mettant debout lui aussi, puis il ouvrit la porte de communication avec le wagon suivant et entraîna la jeune femme dans celui-ci.

— Voilà pourquoi on ne devait pas monter dans le wagon de tête ni celui de queue, hurla-t-il à Marina pour couvrir le bruit de la foule en panique. C'est une impasse.

— Tu t'attendais à ça ? C'est pour nous, tu crois ?

Ils avancèrent dans le wagon le plus rapidement possible.

— Pour qui d'autre ? lança Wade.

— Ça pourrait être... Je ne sais pas, des terroristes ?

— Tiens-toi prête à descendre et à courir, annonça-t-il tandis qu'une vague de lumière au bout du tunnel annonçait l'approche de la station.

Marina songea soudain que si des tueurs avaient vraiment été envoyés à leur poursuite, d'autres pourraient très bien les attendre sur le quai. Elle fixa Wade qui gardait sa main droite sous sa veste. S'il provoquait un échange de tirs dans le métro, en présence de centaines de témoins, ils auraient des comptes à rendre. La rame s'immobilisa devant le quai, la porte s'ouvrit et Wade se précipita à l'extérieur, tenant Marina par le bras. Ils se mirent à courir.

— Dépêche-toi, ils sont peut-être plusieurs, cria-t-il en se frayant un passage à travers la foule.

— L'avantage, c'est qu'ils auront du mal à nous retrouver avec tout ce monde, constata-t-elle.

À cet instant, une nouvelle détonation retentit, aussitôt suivie d'une vague de panique parmi les voyageurs. Marina eut toutes les peines du monde à ne pas être séparée de Wade. Ils gagnèrent l'escalier, les escalators étaient pris d'assaut. Wade s'engagea ensuite dans un couloir sur sa gauche, puis dans un autre. Après une énième bifurcation, ils arrivèrent dans un tronçon moins fréquenté. En réalité, ils étaient seuls face à un autre escalier menant à l'extérieur.

— J'espère que personne ne nous attend dehors, on va vite le savoir, marmonna Wade. Reste derrière moi. Attends-moi une seconde.

Il s'engagea dans l'escalier, cette fois il tenait un pistolet à la main. Elle le vit viser une cible qu'elle ne pouvait apercevoir de là où elle était, puis il y eut un coup de feu et Wade se tourna vers elle.

— Viens ! Vite !

Elle courut le rejoindre. En haut des escaliers gisait le cadavre d'un homme armé.

— On nous attendait donc, constata Marina.

— C'est confirmé. Et ça m'étonnerait qu'il ait été seul.

Il entraîna rapidement Marina dans une rue voisine.

— Il faut partir d'ici au plus vite.

— Wade, il y a des caméras de surveillance dans le métro... Elles ont dû te filmer en train de tuer ce type ! réalisa soudain Marina.

— Il n'y en avait pas sur la dernière partie du couloir, j'ai vérifié. Enfin si, une, mais hors service, les fils étaient arrachés.



Elle se demanda comment il avait pu avoir le temps de remarquer ce genre d'élément, elle-même aurait été bien en peine de simplement décrire son environnement depuis qu'ils avaient quitté la rame de métro. La panique l'avait rendue quasiment aveugle à ce qui l'entourait.

Ils progressaient rapidement le long du trottoir, Wade avisa soudain un homme qui garait sa voiture. Il se précipita, ouvrit la portière, sortit le conducteur et l'envoya brutalement au sol. Il braqua son arme sur lui. Marina ne put retenir un léger cri quand il tira.

— Monte ! ordonna-t-il en s'installant au volant.

— T'avais vraiment besoin de le tuer ? questionna-t-elle en prenant place dans le véhicule. T'aurais pu simplement le braquer pour piquer sa voiture.

— Il nous avait vus, répondit simplement Wade en démarrant.

— Il ne t'avait vu que quelques secondes. Et puis, sous l'effet de la panique, on ne se rappelle pas bien les détails... Je sais de quoi je parle, je serais incapable de le décrire.

Il lui jeta un bref coup d'œil. Elle tremblait légèrement. Il aurait juré qu'en cet instant, elle avait peur de lui.

— Je ne prends aucun risque. Pas de témoins, répondit-il froidement en accélérant.

Marina se recroquevilla sur son siège. Ça devait fatalement arriver, songea-t-il. Étonnant, même, qu'elle n'ait pas ouvert les yeux avant sur certaines réalités de son métier. Elle le voyait enfin tel qu'il était. Ensuite viendraient sûrement le mépris et la répulsion, si ce n'était pas déjà le cas.

Wade changea de direction, puis freina brusquement. Elle comprit rapidement pourquoi. Devant eux se dressait un barrage de police. Wade jura, mais il était trop tard, les policiers avaient repéré le véhicule et lui faisaient signe de se garer. Il avança doucement jusqu'au barrage et entrouvrit la vitre de son côté.

— Bonjour, vous venez d'une zone où il y a eu une fusillade dans le métro, annonça le policier. Vous avez vu quelque chose ?

— Non. On n'était pas dans le métro, répondit simplement Wade.

Marina se crispa davantage.

— Vous venez d'où exactement ? demanda l'agent.

Wade cita un magasin quelques rues plus loin.

— Vous allez où ?

— Manhattan.

— Vous vivez là-bas ?

Wade acquiesça.

— Je vais vous demander une pièce d'identité, le permis de conduire et les papiers du véhicule. Au passage, je vous fais remarquer que vous rouliez trop vite.

— Je sais, désolé. On est en retard, on a un rendez-vous.

Wade sortit un passeport de sa poche. Marina se mordit la lèvre. La pièce d'identité, le permis de conduire et les papiers du véhicule ne concorderaient pas.

— Papiers du véhicule, insista le policier en examinant le document. Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

Il désigna les ecchymoses sur le visage de Wade.

— Une bagarre dans un bar pour défendre un pote. Dans le vide-poches, les papiers, dit-il en se tournant vers Marina.

Elle ne bougea pas, elle savait ce qui allait se passer quand elle se pencherait pour fouiller le vide-poches. La main de Wade se portait déjà sous sa veste. Elle regarda autour d'elle, cherchant désespérément une idée pour sortir de là. S'ils forçaient le barrage, ils courraient de grands risques d'être tués. Elle vit les autres policiers qui discutaient, un peu en retrait.

— Fred !

L'exclamation lui était venue naturellement. Un des policiers se tourna alors vers la voiture et son regard s'arrêta sur Marina.

— Hey, Marina, ça alors !

Il vint vers eux en annonçant à son collègue qui effectuait le contrôle :

— Laisse, je m'en occupe.

L'homme lui tendit le passeport de Wade. Marina afficha un grand sourire.

— Comment tu vas ? l'interrogea Fred. Ça fait une éternité... Toujours au Dolce Italia ?

— Eh oui, il faudra que tu viennes y manger un jour.

— Ce sera avec plaisir.

Wade suivait la conversation en silence.

— Il paraît qu'il y a eu une fusillade dans le métro ? lança Marina.

— Oui, tu n'y étais pas ?

— Non, heureusement.

Marina jeta un coup d'œil vers Wade.

— Je suis allée faire des courses avec un ami. Tu sais comment est *Padre*, il a toujours du mal avec l'idée que je sorte seule.

— Il a bien raison, taquina le dénommé Fred.

Il reporta son attention sur Wade et fronça légèrement les sourcils en remarquant les bleus sur son visage.

— Et toi, tu es donc toujours dans la police... Tu es capitaine maintenant ? minauda Marina en fixant l'uniforme de Fred.

— Seulement lieutenant, sourit-il avec satisfaction. Mais je compte bien monter en grade. Ça fait plaisir de te revoir.

— Moi aussi.

Elle sourit de nouveau, puis baissa un peu la voix :

— Tu crois qu'on pourrait repartir vite ? Je n'ai pas fait attention à l'heure, là je suis déjà en retard.

— Tu n'auras qu'à dire que c'est moi qui t'ai retardée, je te couvre, proposa Fred avec un grand sourire. Allez, repartez.

Il rendit son passeport à Wade qui marmonna un vague remerciement. Marina adressa de grands signes à Fred tandis que Wade refermait sa vitre et redémarrait. Fred fit ouvrir le barrage pour les laisser passer et Marina se laissa aller contre son siège.

— Bien joué, lança Wade quand ils eurent tourné à l'angle de la rue.

— Gros coup de chance, mais ça a évité de tuer des flics.

Elle n'osait pas imaginer ce qui se serait passé s'ils avaient forcé le barrage après avoir abattu un policier. Même son père n'aurait pas pu la sortir de là. S'ils avaient eu la chance de s'en sortir en vie, ils auraient dû passer le restant de leurs jours en cavale, quitter les États-Unis, tout abandonner. Elle frissonna à cette idée, le souvenir du conducteur abattu dans le caniveau lui revint et une nausée l'envahit.

— Tu le connais d'où ce type ? questionna Wade.

— Un vieux copain.

— C'est lui ton ex qui est policier ?

— Non.

Elle n'avait pas envie de se justifier. Le soulagement qu'elle avait ressenti s'était déjà effacé, laissant la place à l'angoisse.

Elle ne lui avait plus parlé de la journée. Ils avaient abandonné la voiture sur un ancien parking abandonné devenu un terrain vague, au bord de l'Hudson ; par précaution, Wade avait effacé toutes les empreintes que Marina et lui avaient pu laisser à l'intérieur, puis il avait desserré le frein à main et le véhicule avait fini au fond de l'eau. Ensuite, ils avaient repris le métro ; Wade semblait savoir où ils allaient et Marina ne posait aucune question.

— Tu as faim ? demanda soudain Wade.

— Oui. Il y a un kebab là-bas.

Elle désigna une petite boutique.

— Tu manges kebab, toi ? s'étonna-t-il.

— De temps en temps, j'aime bien.

Une fois installés à une petite table dans le minuscule commerce, elle annonça en allumant son portable :

— Il faut que j'appelle *Padre*. Il a dû voir les images de la fusillade du métro à la télé et il doit se demander où je suis.

— OK. Dis-en le moins possible.

— Je sais ce que je fais !

Elle joignit son père qui ne manqua pas de lui parler de la fusillade.

— Je ne savais même pas, mentit Marina d'un ton faussement enjoué. Ici, dans le New Jersey, c'est calme. C'est sûrement encore une action de ces tarés de terroristes.

— Prends soin de toi surtout. Ça va ?

— Mais oui, très bien. Allez, je dois te laisser, bisou *Padre*.

Elle raccrocha, le visage fermé.

— Ça te dérange de devoir mentir à Tony ? questionna Wade.

Marina haussa les épaules.

— Lui, il m'a bien menti quand il m'a affirmé que ce n'était pas toi que Giorgio devait filer. On ne peut faire confiance à personne, pas même à sa famille. C'est comme ça.

Il ne releva pas, mais lui désigna un petit hôtel devant eux, aux murs de briques et aux fenêtres donnant directement sur la rue.

— On sera là ce soir.

Le repas terminé, ils se rendirent directement à l'hôtel. Wade demanda une chambre à la réception.

— Deux, corrigea Marina.

Elle était décidée à avoir son espace cette nuit. Son compagnon lui lança un regard agacé.

— Non, une seule, insista-t-il.

— Je veux avoir ma chambre, persista la jeune femme.

— On prend une chambre, on verra le reste plus tard, décida fermement Wade en serrant le bras de Marina.

Le réceptionniste avait suivi leur échange, il sortit donc une seule carte magnétique permettant d'accéder à la chambre et la tendit à Wade.

— Je dors pas avec toi ! explosa Marina quand ils furent seuls.

— Oh que si. Tu restes à portée de vue, jour et nuit. Même si tu crois que je m'en fous qu'il t'arrive quelque chose et que j'ai déjà trouvé ta remplaçante, tu fais ce que je te dis.

Marina se mordit la lèvre.

— C'était une très mauvaise idée de faire une scène devant le réceptionniste, reprit Wade. Pour la discrétion, c'est raté. Là, on est sûrs qu'il se souviendra de nous.

— Eh bien, t'as qu'à le tuer, on n'est plus à un mort près ! hurla Marina dont les nerfs lâchèrent subitement.

— Depuis quand ça te dérange que je tue des gens ?

— T'étais pas obligé pour ce type ! Il ne nous menaçait pas.

— Indirectement si. Désolé, Marina, tu as mis les pieds dans un monde où la devise est tuer ou être tué.

— J'ai eu ma dose de mort et de violence ces derniers mois ! J'ai besoin de sortir de tout ça !

— C'est pas pour tout de suite, princesse ! Tu vas m'attendre, je dois ressortir. J'en ai pour cinq minutes, je vais au magasin au coin de la rue. N'ouvre à personne en mon absence.

Avant qu'elle ait pu réagir, il était déjà dehors.

Fermement décidée à ne pas lui adresser la parole, elle ne leva même pas le regard vers lui lorsqu'il rentra.

— Tiens, coupe tes cheveux très courts et teins-les, annonça-t-il en lui tendant un tube de produit de coloration capillaire et des ciseaux.

Elle sursauta quand il lui mit les objets sous le nez.

— On doit changer d'apparence, précisa-t-il. Je vais aussi me teindre les cheveux et j'ai acheté une moustache et une barbe postiches.

Marina fixa le tube de coloration.

— En blonde ? Tu te fous de moi ? Et puis quoi encore ? Je ne suis pas là pour réaliser tes fantasmes ! Et puis le blond sur une brune comme moi, ça va donner un résultat immonde.

— Peu importe, le but est simplement de modifier ta couleur. Et ce n'est pas un fantasme. C'est un élément qui nous aidera peut-être à survivre.

— Je n'ai absolument pas l'intention de couper mes cheveux ! protesta Marina en secouant son abondante chevelure brune.

Il vint vers elle. Elle avait de la fureur dans le regard.

— Tu m'enlèves, tu me séquestres et maintenant tu veux faire de moi ton jouet ?

— Tu préfères vraiment mourir ?

— Je prends le risque ! Personne ne touche à mes cheveux. Et surtout pas un type qui ne doit qu'à la chance le fait d'être encore en vie. Je suis sérieuse, là tu vas trop loin.

— Tu es narcissique à ce point ?

Elle haussa les épaules.

— Je ne vais pas perdre mon temps à t'expliquer le rapport qu'une femme peut entretenir avec ses cheveux, ou avec son corps en général. Inutile aussi que je te dise qu'après ce que j'ai vécu dans le club de Priskoff, je préfère crever que de laisser un type, quel qu'il soit, se permettre de faire ce qu'il veut de mon corps. T'as raison, Wade, reste avec les flingues, les femmes, c'est pas pour toi.

Son ton était glacé, mais réfléchi, elle ne disait pas cela sur un coup de tête, elle était résolue. Elle jeta le colorant et les ciseaux dans la corbeille à papier et s'enferma à la salle de bains. Il ne voyait aucun moyen de la contraindre, à part en utilisant la force, ce qui s'avérerait extrême et pas spécialement indiqué dans le cadre du maniement des ciseaux. Il abandonna, advienne que pourra.

La nuit était tombée. Wade jeta un coup d'œil par la fenêtre. Tout paraissait normal. Pour plus de sûreté, il déposa un pistolet chargé sur la table de chevet. Il remarqua que Marina faisait de même et posait carrément son Beretta sous son oreiller tout en se glissant dans les draps. Elle avait revêtu un tee-shirt large qui lui arrivait à mi-cuisse.

— Tu dors avec ton Beretta ? remarqua Wade. Tu n'en as pas besoin, j'ai ce qu'il faut en cas de nécessité.

— Je ne peux pas dormir si je n'ai pas le contact de mon Beretta, c'est comme ça ! s'exclama Marina en se mettant sur le ventre, une main effectivement glissée sous son oreiller.

Elle semblait tellement tendue qu'il n'insista pas et fit attention à ne pas la toucher en se couchant à son tour. Il n'aurait pas imaginé qu'un jour ils garderaient une telle distance dans le même lit.

Il se réveilla au milieu de la nuit, chercha à tâtons Marina et ne sentit que le vide à ses côtés. De la lumière filtrait sous la porte de la salle d'eau et il entendait clairement des sanglots. Pourtant, quand il voulut ouvrir la porte, il la trouva verrouillée.

— Marina, ouvre !

Il n'eut aucune réponse, par contre les sanglots repartirent de plus belle, accompagnés de gémissements.

— Ouvre la porte !

Inutile de lui demander une troisième fois ; il examina la porte. Pas de serrure, mais un verrou simple avec une rainure sur la face extérieure. Il fouilla dans ses affaires, mit la main sur une carte de crédit et la glissa dans la fente. Un demi-tour et la porte était ouverte. Marina gisait, prostrée, au sol, la tête dans ses bras, le corps secoué de spasmes.

— Hey, tu nous fais quoi ?

Elle releva la tête, ses cheveux étaient emmêlés et son visage inondé de larmes. Sa respiration, complètement chaotique, se bloquait par moments.

— Pourquoi tu m'as amenée ici ? Pourquoi ? hurla-t-elle.

Elle se mit à trembler de tous ses membres, dans des spasmes incontrôlables. Il essaya de la relever, elle se débattit, puis soudain parut chercher son souffle.

— J'arrive pas à respirer, je vais mourir...

Elle était terrifiée. Il regarda autour de lui, cherchant des traces de médicaments qu'elle aurait pu prendre et qui expliqueraient son état. Il la secoua.

— Marina ! T'as pris des médocs ? Qu'est-ce que t'as fait ?

Elle ne parvenait même plus à parler. Elle ne cessait de tenter de le repousser et il l'emmena de force sous la douche dont il ouvrit le jet d'eau glacée. Il en reçut autant qu'elle, ils se retrouvèrent bientôt tous deux inondés des pieds à la tête. La jeune femme parut soudain reprendre ses esprits et il bloqua sa main juste à temps, au moment où elle tentait de le gifler.

— T'es malade, c'est gelé !!! hurla-t-elle.

Il lui tenait toujours les poignets.

— Ne refais jamais ça, murmura-t-il d'un ton aussi froid que l'eau qui les aspergeait. T'étais en pleine crise. T'avais pris des trucs ?

— Non ! Coupe cette eau !

Il ferma le robinet et lâcha Marina qui se précipita sur une serviette un peu rêche dans laquelle elle s'enroula. Il resta à l'observer tandis qu'elle se frictionnait tout en lui jetant des regards noirs.

— J'ai fait une crise d'angoisse, tu aurais pu simplement me passer mes ansiolytiques.

— Je n'ai jamais géré ce genre de truc.

Il commençait à avoir froid à son tour.

— N'importe quel mec aurait pris sa copine dans ses bras, l'aurait rassurée, ou quitte à prendre une douche avec elle, aurait mis de l'eau chaude ! grogna-t-elle.

— Si tu m'avais expliqué ce qui se passait au lieu de t'enfermer...

— Demande-toi pourquoi j'ai eu envie de m'enfermer ! Tu as vu comment tu agis depuis deux jours ? Tu m'as embarquée de force, j'ai à peine eu droit à un début d'explication, ensuite tu voulais que je sacrifie mes cheveux, hier on s'est fait tirer dessus, t'as abattu ce pauvre type... Pour toi c'est le quotidien, mais pas pour moi, Wade.

— Je t'ai emmenée parce que c'était la seule solution pour te protéger, que tu le croies ou non. Je te connais, à Little Italy tu ne serais pas restée au restaurant. Et j'ai vu que Fletcher était déterminé, il t'aurait trouvée facilement, je n'avais pas d'autre choix. Pour le reste, j'ai fait au mieux.

— Je croyais que tu n'en avais rien à faire de ce qui pourrait m'arriver, vu ce que tu m'as dit dans ce charmant hôtel de Brooklyn où j'étais allée te rejoindre pour te prévenir...

— Tu crois ce que tu veux, mais imagine-toi que ce n'est pas une partie de plaisir pour moi non plus, ce qu'on vit en ce moment. T'avoir avec moi ne simplifie pas les choses. Si j'avais voulu me faciliter la vie, je ne me serais préoccupé que de ma personne.

Il s'enveloppa à son tour dans une serviette et quitta la salle d'eau. Marina le suivit dans la chambre, fouilla dans son sac à dos et en sortit deux comprimés qu'elle avala aussitôt.

— Au cas où je referais une crise, il faut que je prenne deux cachets de cette boîte, annonça-t-elle en agitant le produit.

— C'est noté.

Elle s'assit au bord du lit et ferma les yeux, se concentrant sur sa respiration.

— Je vais essayer de régler cette situation au plus vite. Je ne peux rien te promettre d'autre, déclara soudain Wade.

Elle acquiesça.

— J'espère. La situation me rappelle d'autres moments que je préférerais oublier.

— Priskoff ?

— Entre autres. Standinsky aussi. J'ai eu ma dose ces derniers temps. J'essayais d'oublier ces moments, et là je me retrouve plongée dans... dans cette histoire... Avec toi, toi dont je ne sais plus ce que je dois attendre...

— Je te l'ai dit, j'essaie juste de te protéger.

— C'est pour ça que tu ne me disais rien sur ce que tu faisais ces derniers temps, où tu étais, que tu étais si distant alors que tu m'avais un jour promis d'être là la nuit quand je ferais des cauchemars ? Ah non, c'est vrai, tu as pris tes distances parce que tu crois que je me suis servie de toi pendant toute notre relation. Je suis censée être une manipulatrice et une simulatrice, non ?

Wade ne répondit pas.

— Je suis à cran, reprit la jeune femme. Je sais qu'on vit la même chose en ce moment, sauf que toi, c'est ta vie. Moi, il y a des trucs auxquels je ne suis pas encore habituée. Tu vas me prendre pour une petite princesse pourrie gâtée, mais ce que j'ai vécu dans le club de Priskoff, les insultes, les coups... Jamais on ne m'avait frappée avant, jamais *Padre* ne m'avait ne serait-ce que giflée. Alors se faire tabasser, déshabiller, insulter... Quand Priskoff venait dans la pièce où j'étais enfermée, à chaque fois je croyais qu'il allait me violer...

La voix de Marina s'était un peu cassée, Wade fit un pas vers elle, mais l'Italienne referma ses bras sur elle dans un geste de protection et il s'arrêta.

— J'ai dû me déshabiller devant lui, mettre ces fringues infectes... Et toi qui t'imagines que je vais me couper les cheveux sur demande... Et comme notre relation m'a l'air finie, oui, j'ai besoin d'être seule la nuit et de dormir avec un flingue !

Wade chercha ses mots. Au moins, un dialogue s'amorçait, autant en profiter pour apaiser les tensions ; il ne pourrait pas gérer Marina comme un adversaire en même temps que Fletcher.

— Je n'ai pas dit que tu étais pourrie gâtée, Marina. Je ne peux qu'imaginer ce que tu as vécu. Si tu m'avais expliqué cela avec des mots plutôt qu'en te braquant...

— Attends, Wade, la confiance, ça se gagne, c'est pas acquis ! s'exclama-t-elle. Toi, tu m'as prouvé que tu ne me faisais pas confiance, même quand je me suis mise dans une situation délicate vis-à-vis de *Padre* pour toi, et tu t'attends à ce que moi je te fasse confiance aveuglément, simplement parce que tu me declares que tu cherches à me protéger ?

— On a besoin de pouvoir compter l'un sur l'autre en ce moment.

— Je sais. Mais j'aimerais quand même avoir ma chambre demain soir.

— Faisable. À condition qu'il y ait une porte de communication avec la mienne et que de ton côté, tu respectes strictement certaines règles de sécurité.

— Pas de souci, je n'ai pas envie de me faire descendre. Je serai prudente.

Il hésita un instant, puis demanda :

— Tu serais fermée à l'idée de porter une perruque ? Tu gardes tes cheveux en dessous. S'il se produit de nouveau des scènes comme aujourd'hui, moins on pourra t'identifier mieux

ce sera. Ne crois pas que je veuille te mêler à mes problèmes, ce n'est pas le cas. J'ai toujours essayé de te tenir à l'écart.

— Une perruque, je peux essayer. Mais toi, pour tes ecchymoses, tu devrais aussi faire quelque chose, c'est pas discret !

— J'y ai pensé. J'imagine que, là-dedans...

Il désigna le sac de la jeune femme.

— Tu as du fond de teint ou un truc du même genre ?

— Oui. De l'anticernes aussi.

Il y eut un long silence, Marina finit par retourner à la salle d'eau poser sa serviette et enfiler un slip et un tee-shirt secs. Wade, lui, resta dans la chambre, songeant à ce qu'elle lui avait dit. Qu'elle se soit ouverte sur son ressenti lui permettait de mieux cerner son comportement, à défaut de l'excuser. Marina avait bénéficié, jusqu'à ces derniers mois tout du moins, d'une existence confortable et protégée, assez semblable à celle de n'importe qui malgré les activités mafieuses de son père. Sa découverte de la violence extrême avait été brutale. Pour lui cette violence était le quotidien, mais sa vie à lui n'avait rien de « normale », il avait trop tendance à l'oublier.

## Chapitre 2

— On va fuir comme ça combien de temps ? soupira Marina alors qu'ils bouclaient leurs sacs respectifs le lendemain matin.

— Pas longtemps. J'attends un appel de mon indic qui doit essayer de trouver où se planque Jonathan Fletcher. Dès que j'ai l'info, j'y vais.

— Et moi, je ferai quoi ?

— Tu m'attendras dans un endroit convenu d'avance.

Elle acquiesça en silence. Wade disparut à la salle de bains, le tube de fond de teint unifiant de Marina à la main.

— Tu as besoin d'aide ? lança-t-elle. J'imagine que tu ne te maquilles pas tous les jours.

— Pas faux.

Elle le rejoignit et appliqua les produits sur son visage de manière à masquer au mieux les hématomes.

— Ça se voit beaucoup moins. J'ai bien fait de prendre un fond de teint avec un fort pouvoir couvrant. Je dois t'avouer que c'est la première fois que je maquille un mec... J'ai l'impression de participer à un spectacle de transformistes.

Il apprécia très modérément l'allusion et ils n'échangèrent plus un mot avant de quitter l'hôtel.

Ils avaient erré une bonne partie de la matinée, Wade s'était rendu dans un petit magasin de quartier pour acheter un peu de nourriture, puis dans un autre où il avait déniché une perruque rousse tirant sur le rouge, aux cheveux raides assez courts, que Marina avait enfilée sans mot dire. Ensuite ils avaient pris plusieurs bus et le métro, suivant des itinéraires dénués de sens pour brouiller les pistes. Ils étaient revenus à Manhattan et ils avaient atterri une fois encore dans un hôtel en fin de journée.

Marina jeta son sac sur le lit et fit rapidement le tour de la pièce. Un grand lit, deux tables de chevet en PVC, des murs blancs qui jaunissaient par endroits et dépourvus de toute décoration. Au moins, aujourd'hui elle avait sa chambre privée, à défaut d'avoir la salle de bains qui allait avec. Les sanitaires, communs à tout l'étage, se trouvaient dans le couloir desservant les chambres.

Wade vint la rejoindre dix minutes plus tard, il frappa à la porte de communication qui séparait leurs deux chambres et entra dès qu'elle répondit. À son tour, il examina la pièce. Marina l'observait, assise sur le bord du lit, les traits tirés. Il vérifia la fermeture de la porte donnant sur le couloir, verrouillée à deux tours de clé. L'établissement, vieillot au possible, n'avait pas adopté les cartes magnétiques.

— J'avais fermé, souligna Marina.

Il se rapprocha de la fenêtre et écarta le rideau pour regarder la rue.

— Je voulais être sûr, répondit Wade. Laisse la porte de communication ouverte cette nuit.

— D'accord. Tu pourrais te débarrasser de la moustache et de la barbe, à défaut de pouvoir nettoyer cette horrible couleur rouquine dans tes cheveux ?

— C'était écrit « auburn » sur la boîte, précisa-t-il.

Elle haussa les épaules.

— Ma couleur naturelle est trop foncée pour que le blond soit assez couvrant, je le sais, j'ai déjà essayé, expliqua-t-il.

— Je n'aime pas le blond non plus.



— L'aspect esthétique est le dernier de mes soucis. Quant à la barbe... Je ne me rase pas ces temps-ci, comme tu l'as constaté, alors plutôt qu'une barbe de trois jours quasiment noire, il vaut mieux que je garde le postiche, au moins sa couleur est assortie à celle de mes cheveux.

— En parlant de ça, je vais peut-être t'apprendre quelque chose, mais contrairement à un sanglier, une femme a besoin de se doucher régulièrement, donc je vais aller faire un tour aux sanitaires de l'autre côté du couloir. Seule. Je ne parlerai pas aux inconnus et je ne suivrai personne, promis.

Au-delà de la provocation de ses propos, elle semblait posée et résolue. Il estima les risques minimes et n'ajouta rien.

Elle resta un bon moment hors de la chambre, le temps d'une douche bien chaude et d'un shampoing. Prendre un peu soin d'elle lui apportait du réconfort et lui permettait d'oublier le contexte pendant quelques instants. La salle d'eau était propre, même si elle aurait eu besoin, comme le reste de l'hôtel, d'un petit rafraîchissement.

À son retour, Wade l'attendait toujours dans sa chambre. Assis sur le lit, il fumait une cigarette. Son téléphone portable était posé à côté de lui.

— Tu as mis du temps, remarqua-t-il.

— J'avais besoin d'un shampoing.

Elle s'assit à côté de lui et lui emprunta sa cigarette. Wade la dévisagea avec étonnement, il n'avait jamais vu Marina une cigarette à la bouche jusqu'à présent.

— Tu ne devrais pas commencer à fumer, tu ne pourras plus t'arrêter, remarqua-t-il.

Elle tira une bouffée et la lui rendit avec une grimace.

— Dégueulasse. Toi, tu devrais arrêter, remarqua-t-elle. D'ailleurs si tu pouvais éviter de fumer dans ma chambre...

Il écrasa sa cigarette dans le cendrier posé sur la table de nuit, puis la détailla. Elle était en peignoir, ses cheveux humides tombaient en cascade dans son cou, elle entreprit de les coiffer avec une brosse.

— Ça va, tu tiens le coup ? lança-t-il.

— Ça va. J'ai un appel à passer, annonça-t-elle en posant sa brosse.

— Tu as déjà appelé ton père récemment.

Elle le dévisagea avec un agacement non dissimulé.

— Je vais appeler Gino pour avoir des nouvelles de mon chat !

— Ah oui, Stra... Strategia ?

— Hallucinant pour un type censé être doté d'une excellente mémoire... Stracciatella !

Elle passa dans la chambre voisine pour passer l'appel, Wade n'essaya pas de la suivre. C'était lui qui avait parlé dernièrement de la nécessité d'établir une confiance mutuelle entre eux pendant leur périple. Quand elle revint, il demanda pour la forme :

— Tout va bien ?

— Oui, heureusement qu'elle s'entend parfaitement avec Gino, il la chouchoute. Mais je lui manque tout de même.

Il s'abstint de répondre. Il doutait de la capacité d'un chat à s'attacher à un maître, en fait il doutait de cette capacité pour tout être vivant, l'intérêt entrainait trop souvent en jeu dans les relations entre individus.

— Elle est très attachée à Gino et à moi, poursuivit Marina en reprenant sa brosse à cheveux. Tu n'aimes aucun genre d'animal, Wade ? Même pas les chiens ?

— Trop dépendants, trop collants.

— Et fidèles, ça doit te perturber cette abnégation totale, provoqua la jeune femme.

Il ne lui donnerait pas le plaisir de rentrer dans son jeu, elle savait l'agacer comme personne ; à lui de garder son sang-froid. Il ne répondit pas et se contenta de montrer le Beretta posé sur la table de nuit.

— Il est chargé, je suppose ?

Elle haussa les épaules, et répondit à son tour par une question :

— Tu attends un appel ? demanda-t-elle en désignant son téléphone.

— Oui, le contact dont je t'ai déjà parlé... Celui qui doit me renseigner sur Fletcher.

— Il est fiable, ce type ?

Marina posa sa brosse et laissa tomber son peignoir, se retrouvant en nuisette bleue. Wade la fixa intensément. Le tissu soyeux épousait parfaitement ses formes et rappelait le velouté de sa peau.

— Tu as vraiment une obsession pour les chemises de nuit, lança-t-elle mi-amusée, mi-agacée. À croire que tu n'as jamais vu une fille comme ça.

— Pas souvent, répondit Wade. Pour répondre à ta question, oui, ce type est fiable. Je le paye pour ce boulot.

— Ça ne garantit rien, coupa Marina.

— Laisse-moi finir ! l'interrompit-il avec agacement. Il a un vieux compte à régler avec Fletcher, il a besoin du fric que je vais lui filer, et il compte quitter New York ensuite. C'est nécessaire pour lui que je reste en vie pour pouvoir lui payer les dix mille dollars promis. Autant d'éléments qui m'incitent à lui faire confiance. Ajoute à cela que je le connais, on a été ensemble sur un job.

— Un contrat ?

Son portable vibra à cet instant, lui évitant d'avoir à répondre. Il quitta la pièce, passant dans sa propre chambre. Marina essaya de suivre la conversation, mais elle n'entendait que des bribes de phrases. Tout au plus devina-t-elle au ton de Wade qu'il était inquiet.

— T'es sûr ?... Tu sais où il les envoie ?... Combien ?... OK... Ouais. Je te tiendrai au courant.

La conversation s'interrompt et Wade revint dans la chambre.

— Je m'absente cinq minutes, mais je reste dans l'hôtel, expliqua-t-il. Je dois vérifier quelque chose. Ne quitte pas la chambre, ferme derrière moi et éteins la lumière.

Elle attendait dans l'obscurité, s'efforçant de ne pas laisser la panique la gagner face à ce nouveau rebondissement dont elle ignorait la teneur.

On frappa à la porte donnant sur le couloir.

— C'est moi.

Elle lui ouvrit aussitôt.

— Fais ton sac, on change de chambre, exigea Wade.

— Quoi ?

— Fais ce que je te dis.

— J'ai droit à une explication, non ? Je peux allumer ?

— Vas-y. Je t'expliquerai pendant que tu feras ton sac.

— Et le tien ?

— Il est prêt.

Marina rassembla rapidement ses affaires et les entassa dans son sac à dos, prenant juste le temps d'enfiler un pantalon et un pull à la place de sa chemise de nuit.

— Alors ? insista-t-elle en mettant ses chaussures.

— Hogan, mon indic, m'a appelé. Fletcher nous envoie des hommes de main, des Albanais.

Face à la mine sombre de Wade, Marina sentit l'angoisse la gagner.

— C'est très mauvais pour nous, j'imagine.

— C'est ça. Toi qui aimes les animaux... Ces types-là, ce sont comme des chiens d'attaque dressés à tuer. Ils ne lâcheront rien, dit sombrement Wade. Je m'attends à les voir débarquer ici d'une minute à l'autre.

— Ils sont combien ?

— Impossible à dire d'avance. Il y a une chambre vide à l'étage, tu vas t'installer là-haut. N'allume surtout pas. Enferme-toi. Prends ton Beretta au cas où. Je vais rester ici, s'ils débarquent à l'hôtel, le gardien leur donnera le numéro de nos chambres actuelles...

— On pourrait acheter le silence du gardien.

Wade eut un sourire forcé.

— Tu ne connais pas les Albanais. Ils peuvent faire parler n'importe qui, ils ont les méthodes pour ça. C'est pas des gentils ces mecs-là. On les embauche pour tous les sales boulots.

— Tu vas rester seul ici ?

L'inquiétude perçait dans la voix de Marina.

— Je sais qu'ils vont venir. Ça me donne un avantage.

Il semblait fatigué, Marina se mit à douter de ses capacités à s'en sortir face à un groupe d'hommes déterminés. Comme s'il lisait dans ses pensées, il déclara :

— Ne t'en fais pas, je sais encore tenir une arme et je ne leur ferai pas de cadeau. Tu l'as vu ces derniers jours, je n'hésite pas à tuer.

— J'aimerais me rendre utile à quelque chose.

— Je t'ai dit ce que tu avais à faire. Voilà la clé de la chambre.

Il lui tendit la clé. Elle la prit machinalement tout en le fixant avec angoisse.

— Monte !

Elle s'était empressée de rejoindre la chambre indiquée. Elle restait enfermée dans l'obscurité, la main sur son Beretta, incapable de dormir ni même simplement de se détendre. L'étage était quasiment vide, en tout cas les chambres autour de la sienne l'étaient. Elle sursauta en entendant des voix dans le couloir. Des voix qui s'exprimaient dans une langue étrangère. À tâtons, elle chercha son portable et fit défiler la liste de ses contacts jusqu'au numéro de Wade qu'elle valida. Il décrocha presque immédiatement.

— Wade, chuchota-t-elle. Il y a des gens dans le couloir, derrière la porte... Je crois que c'est eux...

La scène lui en rappelait une autre, survenue quelques mois plus tôt.

— Reste calme, répondit Wade d'un ton assuré. Tu as ton Beretta avec toi ?

— Oui.

— Cache-toi sous le lit. Reste parfaitement immobile. Ta porte est fermée à double tour ?

— Oui.

— Ça fera gagner quelques secondes. Ne bouge pas surtout, j'arrive.

Elle raccrocha et se glissa dans le placard de la chambre, regrettant qu'il n'y ait que cette vieille housse sale, pendue à un cintre et oubliée depuis une éternité à en juger par la couche de poussière qui la couvrait, pour la dissimuler. Si quelqu'un ouvrait le placard, elle serait immédiatement démasquée. Elle serra le Beretta entre ses mains.

Les images de la première fois où elle avait tenu une arme revinrent brusquement. Âgée d'à peine vingt ans, elle sortait depuis quelque temps avec Fred. Il était plus âgé qu'elle, mignon et plutôt attentionné. De plus, il commençait une carrière dans la police, ce qui ne semblait pas déplaire à Tony. Bien sûr elle s'était montrée évasive sur la nature de ses relations avec le jeune homme, le présentant comme un simple ami. Au cours de leurs sorties, tandis que Fred tentait d'aborder régulièrement le sujet de l'évolution de leur relation, Marina le harcelait littéralement de questions sur son activité professionnelle. Il avait pris cela pour une lubie de jeune femme un peu immature, fantasmant sur le milieu criminel, notamment